

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre XVII

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE XVII.

Coblentz. — Son histoire. — Ses monuments. — Ses trois citadelles. — Visite à l'Ehrenbreistein. — Marceau. — Hoche. — Le gros canon. — Les murs de boulets. — Le Rhin vu des remparts. — Encore l'écho du Rhin. — La cour de Coblentz en 1791.

Coblentz doit son nom à sa position. Les Romains l'appelaient Confluentia. C'est de ce nom que les Allemands ont tiré Coblentz. Beaucoup d'autres noms ont plus changé que celui-là dans le trajet qu'ils ont fait de la langue latine à la française ou à la germanique.

C'est à Coblentz que vinrent expirer les excursions des Normands. Après avoir successivement appartenü à la Lorraine, à la France et à l'Allemagne, Coblentz fut donné au onzième siècle par l'empereur Henri II à l'archevêque de Trèves.

Un siècle plus tard, les archevêques l'entourèrent de murailles.

Coblentz eut à soutenir des sièges contre les Suédois, les Français et les Impériaux. Ce ne fut qu'en 1786 qu'elle commença à devenir la résidence des électeurs de Trèves, qui allaient en faire le lieu de refuge des émigrés français.

Au moyen âge, la ville était divisée en trois parties : la principale (le Coblentz d'aujourd'hui) occupe la pointe formée par le confluent du Rhin et de la Moselle ; sur la rive opposée de la Moselle était le petit Coblentz, qui n'existe plus du tout ; de l'autre côté du Rhin, au pied de l'Ehrenbreistein, était le Coblentz dans la vallée qui subsiste toujours, et qui a pris le nom de vallée d'Ehrenbreistein.

Coblentz, place forte de premier ordre, chef-lieu de la plus riche

province de la monarchie prussienne est en même temps le centre des transactions commerciales de l'Union douanière, autrement dite le Zollverein. On sait que le Zollverein est une ligue de la presque totalité des États de l'Allemagne, dans le but de soumettre aux mêmes droits d'entrée certaines marchandises provenant des États de l'Europe qui ne font pas partie de cette ligue.

« L'Union douanière, dit M. André Delrieu, en donnant à l'Allemagne des marchés nationaux, en frappant d'un droit de transit les denrées étrangères, a ranimé en même temps l'agriculture et l'industrie sur les bords du Rhin, puisque toutes deux se trouvent à la fois avantagées d'un commerce extérieur et d'une vente intérieure. Par exemple, pour ne point nous éloigner du fleuve, les deux rives prussiennes ne peuvent suffire au développement de fortune et de population que l'influence du Zollverein y a produit. Si le morcellement des terres et l'accroissement des hommes révèlent un état de prospérité matérielle, la Prusse rhénane est le pays le plus favorisé de l'Europe. C'est sur la rive gauche, notamment dans les cercles de Coblenz et de Trèves, que les terres sont le plus divisées, que la population est le plus accumulée. Les propriétés de douze cents arpents sont les plus grandes que l'on rencontre dans la Prusse rhénane, où celles de trois cents arpents passent déjà pour considérables. Dans les deux cercles de Coblenz et de Trèves, elles ne sont en général que de huit à vingt arpents, d'une valeur moyenne de mille francs l'arpent. Sur les quatre cent cinquante-neuf mille carrés géographiques de superficie du sol, vous ne trouverez que quatre cent vingt et une propriétés payant trois cents francs (soixante-quinze thalers) d'impôts, c'est-à-dire donnant à tous possesseurs le droit d'éligibilité aux états provinciaux ; elles appartiennent à trois cent vingt-six propriétaires. Si la Prusse rhénane offre quelques grandes fortunes, on y rencontre fort peu de pauvres et pas un seul mendiant. La moralité de la population est la conséquence de ce bien-être. »

A l'angle formé par la jonction du Rhin et de la Moselle se trouve

l'église Castor, un vieux et respectable monument qu'on a eu la grotesque idée de peindre en rose. Supposez un noble vieillard fardé comme une actrice et pomponné comme un enfant, voilà l'effet que produit l'église Castor depuis qu'elle a été restaurée par les Philistins de Coblenz. C'est dans cette église que se réunirent, au neuvième siècle, les trois fils de Louis le Débonnaire pour y partager l'empire de Charlemagne. Ce monument se recommande par bien d'autres souvenirs historiques; il a vu les séances des conciles, et saint Bernard y prêcha la croisade.

Tout en face de l'église est une fontaine assez laide, qui n'est remarquable que par les deux inscriptions suivantes :

AN M. DCCC XII

Mémorable par la campagne contre les Russes

Sous le préfectorat de Jules Dozan.

—
Vu et approuvé par nous

Commandant russe de la ville de Coblenz

LE GÉNÉRAL DE SAINT-PIERRE

Le 1^{er} janvier 1814.

Il faut bien avouer, après avoir lu la seconde inscription, que ce commandant russe était un homme d'esprit.

L'église Saint-Florin, dont les Français avaient fait un magasin de fourrages, est aussi un très-ancien édifice de style bysantin; on y remarque la chaire, les fonts baptismaux, en chêne sculpté, et quelques beaux vitraux. L'église Notre-Dame, très-ancien édifice, située dans la partie haute de la ville, n'a de remarquable que ses hautes tours et leur belle sonnerie. Quant à l'église des Jésuites, c'est un mélange des styles gothique et néo-latin, dont je n'ai rien à dire.

Près du pont et sur le bord de la Moselle est l'ancien château archiépiscopal, le burg; le nouveau château, construit à la fin du siècle dernier, développe sur le Rhin sa façade ornée de colonnes d'ordre ionique. Après avoir servi de résidence à l'archevêque de Trèves, aux comtes de Provence et d'Artois, les Français, vain-

queurs de la coalition, le convertirent en caserne ; aujourd'hui il est habité par le prince de Prusse, frère du roi.

Je n'oublierai pas l'*alte Keufhans*, ancienne halle aux marchands, bel et vieil édifice dont la façade présente une énorme tête colorée qui tire la langue, et une vieille maison située sur le bord de la Moselle. On la nomme Haus Berresheim ; elle a un très-grand air.

Ce qui frappe l'étranger quand il arrive à Coblenz, c'est la coiffure des femmes. Cette coiffure consiste en une sorte de serre-tête de velours brodé en or, en argent et en perles, dont le fond laisse passer un chignon percé obliquement par une aiguille d'or ou d'argent qui ressemble beaucoup à un couteau à papier.

Coblenz, serrée entre le Rhin et la Moselle, est dans une position superbe ; mais elle m'a paru un peu triste, malgré ses maisons bleues et ses églises roses. C'est surtout une ville de garnison. La Prusse y envoie un trop grand nombre de bataillons d'infanterie, de pionniers et de compagnies d'artillerie ; il est vrai que Coblenz a trois citadelles : la Chartreuse, le Pétersberg et l'Ehrenbreistein.

Grâce à l'intervention d'un officier prussien avec qui j'avais fait connaissance sur le bateau, j'ai pu visiter l'intérieur de ce fort d'Ehrenbreistein, situé, comme je l'ai déjà dit, sur la rive droite, la rive allemande, car à Coblenz on dit encore la rive allemande et la rive française.

Les habitants de Coblenz semblent avoir conservé un très-bon souvenir de la domination républicaine et impériale. Ils parlent surtout de Marceau avec une sorte de vénération. On sait que Marceau, qui s'était montré si humain et si généreux après la prise de Coblenz en 1794, fut tué tout près de Coblenz, à Altenkirchen, en favorisant la retraite de Jourdan. On lui éleva un tombeau à la place même où il fut frappé. Mais ce tombeau, qui nuisait aux fortifications que fit élever la Prusse après 1815, fut abattu. Cependant le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III ordonna qu'un monument semblable au premier serait érigé dans la plaine en l'honneur du jeune général républicain. C'est une pyramide de pierres, de six mètres de

hauteur, placée sur un soubassement qui repose lui-même sur une butte artificielle. Sur l'urne qui renferme le cœur du héros est gravée cette inscription :

Hic Cineres ubi què nomen.

Sur la face qui regarde la route de Cologne est une niche contenant un bloc sur lequel on lit :

Il vainquit dans les champs de Fleurus,

Sur les bords de l'Ourthe, de la Roer, de la Moselle et du Rhin.

L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE

A SON BRAVE GÉNÉRAL MARCEAU.

Sur la surface opposée, tournée vers la citadelle :

ICI REPOSE MARCEAU.

Né à Chartres (Eure-et-Loir). Soldat à seize ans, général à vingt-deux ans,

Il mourut en combattant pour sa patrie le dernier jour de l'an IV de la République.

QUI QUE TU SOIS, AMI OU ENNEMI DE CE JEUNE HÉROS, RESPECTE SES CENDRES.

Les faces latérales portent les inscriptions suivantes :

« L'armée de Sambre-et-Meuse, après la retraite de la Franconie, quittait la Lahn ; le général Marceau commandant l'aile droite ; il était chargé de couvrir les divisions qui défilaient sur Altenkirchen. Le III^e jour complémentaire, il faisait des dispositions au sortir de la forêt de Hochsbach, lorsqu'il fut mortellement atteint d'une balle ; on le transporta à Altenkirchen, où sa faiblesse obligea de l'abandonner à la générosité des ennemis. Il mourut entre les bras de quelques Français et des généraux autrichiens, dans la vingt-sixième année de son âge. »

« Honneur à Marceau ! s'écrie lord Byron dans *Childe-Harold*, courte et glorieuse fut sa jeune carrière ! Deux armées le pleuraient, celle qu'il commandait et celle qu'il combattait. Puisse l'étranger qui passe près de sa tombe prier pour le repos de l'âme de ce héros !... car il fut le champion de la liberté, un de ces hommes peu nombreux qui, armés par elle, n'ont pas outrepassé le droit de répression qu'elle leur accorde ; il avait conservé la pureté immaculée de son âme, et ceux qui lui ont survécu ont pleuré sa mort. »

Il n'est pas possible de séjourner à Coblenz sans aller faire une station à ce monument de Marceau, et l'on ne saurait rendre l'effet que produit, dans un pays dont on ne comprend pas la langue, la vue de cette inscription française gravée sur la pierre par la main d'un ennemi.

Soyons justes envers l'Allemagne : elle a toujours accordé une pleine hospitalité à la cendre de ses ennemis. A quelques pas du tombeau de Marceau, en vue de Neuwied, s'élève le monument funèbre érigé à la mémoire du général Hoche, qui mourut à Weistenthurm en combattant contre les Autrichiens. On lit encore sur ce monument cette fière dédicace : L'armée de Sambre-et-Meuse à son général en chef, et au-dessous de cette ligne, en grosses capitales : HOCHE.

« Hoche avait vingt-neuf ans, dit M. Thiers ; soldat aux gardes françaises, il avait fait son éducation en quelques mois. Au courage physique du soldat, il joignait un caractère énergique, une intelligence supérieure, une grande connaissance des hommes, l'entente des événements politiques et enfin le mobile tout-puissant des passions. Les siennes étaient ardentes, et furent peut-être la seule cause de sa mort. Une circonstance particulière ajoutait à l'intérêt qu'inspiraient toutes ces qualités ; toujours il avait vu la fortune interrompue par des accidents imprévus ; vainqueur à Wissembourg, et prêt à rentrer dans la plus belle carrière, il fut tout à coup jeté dans les cachots ; sorti des cachots pour aller se consumer en Vendée, il y remplit le plus beau rôle politique, et à l'instant, où il allait exécuter un grand projet sur l'Irlande, une tempête et des mésintelligences l'arrêtèrent encore ; transporté à l'armée de Sambre-et-Meuse, il y remporta une belle victoire, et vit sa marche suspendue par les préliminaires de Léoben ; enfin, tandis qu'à la tête de l'armée d'Allemagne et avec les dispositions de l'Europe il avait encore un avenir immense, il fut frappé tout à coup au milieu de sa carrière et enlevé par une maladie de quarante-huit heures. Du reste, si un beau souvenir dédommage de la perte de la vie, il ne pouvait être mieux dédommagé de perdre sitôt la sienne. Des victoires, une grande paci-

fication, l'universalité des talents, une probité sans tache, l'idée répandue chez tous les républicains qu'il aurait lutté seul contre le vainqueur de Rivoli et des Pyramides, que son ambition serait restée républicaine et eût été un obstacle invincible pour la grande ambition qui prétendait au trône ; en un mot, des hauts faits, de nobles conjectures et vingt-neuf ans, voilà de quoi se compose sa mémoire. Certes, elle est assez belle. Ne le plaignons pas d'être mort jeune ; il voudra toujours mieux pour la gloire de Hoche, Kléber, Desaix de n'être pas devenus des maréchaux. Ils ont eu l'honneur de mourir citoyens et libres, sans être réduits, comme Moreau, à chercher un asile dans les armées étrangères. »

Je reviens à ma visite au fort de l'Ehrenbreistein. Après avoir traversé le Rhin sur le bac, je montai, pendant plus d'une heure, par une route creusée à travers d'énormes blocs de granit. Je franchis trois portes au-dessus desquelles s'étale l'aigle à deux têtes, et je pénétrai dans la citadelle hérissée de canons. C'est du haut de ce fort, qui se perd dans les nuages, que les Français bombardèrent, en 1794, Coblenz, devenu le rendez-vous des émigrés et le point central de la coalition contre la France. Mais les Français furent bientôt forcés de se retirer après avoir perdu la ligne du Rhin. En 1797, le général Hoche fit le siège d'Ehrenbreistein, et le tint investi jusqu'à la paix de Léoben. Enfin, le 17 janvier 1799, après un nouveau siège où les assiégés payaient un chat trois francs et une livre de cheval trente sous, les Français entrèrent tambour battant dans la citadelle. C'était dans l'Ehrenbreistein que se voyait autrefois le fameux canon appelé *Kogel-Guif* fondu à Francfort en 1528. Il pesait dix tonnes et lançait à cinq lieues un boulet de 160 livres. Il fut transporté à Metz, et il est encore aujourd'hui dans les fortifications de cette ville.

En arrivant dans la grande cour, j'aperçus de loin une ligne de murs noirs et luisants au soleil ; ces murs inclinés sont tout simplement des boulets superposés les uns sur les autres. Il y en a de tous les calibres et en telle quantité que l'on pourrait, je crois, bombarder



Bouargue frères del. et sc.

Imp. F. Charrin aîné, r. Hauteville.

EHRENBREITSTEIN.

lée ré
vain-
tée-ri-
blution
con-
noire.
e; il
ix de
r ci-
un

bir
r

il
ix
où
te
ait
ble
et
i
te
le
e-
us
er



WILHELM VON...
STETTIN.





pendant toute une année une armée de cinquante mille hommes. Ce qui fait la force de cette citadelle, c'est qu'elle n'est qu'un énorme bloc de granit, que le tonnerre du canon est impuissant à entamer. « Les Français ne nous prendrons pas sitôt l'Ehrenbreistein, » me disait l'adjutant qui m'accompagnait. Je ne répondis rien, mais je songeai à ce mot du général Bonaparte : « Quand une citadelle est trop forte, on la tourne. »

En 1816, la forteresse d'Ehrenbreistein suivit les destinées de la politique de l'Europe. La Prusse couvrit ce rocher de fortifications nouvelles, et y dépensa cent millions. Ses magasins peuvent, dit-on, contenir des approvisionnements pour une garnison de dix mille hommes pendant dix ans. Elle est hérissée de quatre cents canons qui passent leurs énormes gueules par toutes les ouvertures. Les précipices qu'elle domine la mettent de tous côtés à l'abri d'une attaque. On m'a assuré que la grande plate-forme, qui sert de place de parade, recouvre de vastes citernes voûtées pouvant contenir une provision d'eau pour trois années. l'Ehrenbreistein commande le Rhin et le pays de Nassau, et de concert avec la Chartreuse, qui défend les routes de Mayence et le Pétersberg, il forme le premier boulevard de l'Allemagne. Les travaux ont été exécutés d'après les plans de Montalembert et de Carnot.

Du haut de ce fort, la vue s'étend sur la verdoyante île de Niederwerth et sur l'île de Graswerth. En face de la citadelle, le village de Nweendof, puis les deux ponts, celui de la Moselle et celui du Rhin; le premier de quatorze arches, le second de trente-six bateaux. Au centre du paysage, Coblenz, couchée au bord des deux rivières et faisant chatoyer au soleil sa robe aux tons roses, bleus et blancs. Aude là de la Moselle et du Rhin une vaste plaine parsemée de villages que bornent à l'ouest et au nord les chaînes de montagnes volcaniques le Maifel et l'Eifel. Que de batailles ont été livrées, depuis César jusqu'à Hoche, dans ce cirque immense successivement arrosé par le sang de tous les peuples !

En redescendant dans la ville, je vis, en me promenant sur la

grande place, tant d'uniformes prussiens que je me rappelai la boutade d'Henri Heine.

« J'ai flâné une heure dans ce trou ennuyeux. C'est là que je revis l'uniforme prussien; il n'est pas beaucoup changé.

« Ce sont toujours les manteaux gris avec le col haut et rouge. Le rouge signifie le sang français chantait autrefois Kœrner dans ses dithyrambes guerriers.

« C'est toujours le même peuple de pantins pédants; c'est toujours le même angle droit à chaque mouvement, et sur le visage la même suffisance glacée et stéréotypée.

« Ils se promènent toujours aussi roides, aussi guindés, aussi étriqués qu'autrefois, et droits comme un i.

« Leur longue moustache n'est tout bonnement qu'une nouvelle phase de l'empire des perruques; au lieu de pendre sur le dos, la queue vous pend maintenant sous le nez.

« Je fus assez content du nouveau costume de cavalerie; je dois en faire l'éloge. J'admire surtout l'armet à pique, le casque avec sa pointe d'acier sur le sommet.

« Voilà qui est chevaleresque, voilà qui sent le romantisme du bon vieux temps, la châtelaine Jeanne de Montfaucon, les barons de Fouqué, Uhland et Tieck.

« Cela rappelle si bien le moyen âge avec ses écuyers et ses pages, qui portaient la fidélité dans le cœur et un écu sur le bas du dos!

« Cela rappelle les croisades, les tournois, les cours d'amour et le féal servage, et cette époque des croyants sans presse, où les journaux ne paraissaient pas encore.

« Oui, oui, le casque me plaît! il témoigne de l'esprit élevé de Sa Majesté le spirituel roi de Prusse. C'est véritablement une saillie royale; elle ne manque pas de pointe, grâce à la pique.

« Seulement je crains, messires, quand l'orage s'élèvera, que cette pointe n'attire sur votre tête romantique les foudres plébésiennes les plus modernes. »

Vu le soir, des remparts de Coblenz, le Rhin prend un aspect

tout nouveau. La Moselle, en se jetant dans le fleuve, caresse d'abord ses flots, puis les bat, les presse, les précipite et accélère le courant déjà si rapide. Le bac passe des chevaux et des voitures qui disparaissent bientôt dans l'ombre ; une petite lueur placée au haut du mât nage seule à la surface des vagues et semble une étoile tombée du ciel. Pas un bruit, autre que le murmure du Rhin, ne trouble cette grande plaine liquide encaissée entre des montagnes, dont les gigantesques silhouettes se découpent en crêtes aiguës et figurent un grand peigne ébréché. Tout à coup des cors de chasse retentissent du côté d'Ehrenbreistein. Les fanfares, répercutées par le Petersberg, promènent de ravin en ravin leurs notes décroissantes après avoir éclaté comme un tonnerre dans tous ces Etnas. Ce sont les hôteliers du Cheval-Blanc et du roi de Prusse qui, pour complaire aux voyageurs, font travailler l'écho du Rhin, cet écho sonore, triste et railleur que nous avons déjà entendu à Lurlei et à Saint-Goar.

M. André Delrieu trace le tableau suivant de la situation de Coblenz dans l'année 1791 :

« Alors Coblenz offrit un spectacle qui est le complément, pour le panorama philosophique du Rhin, des scènes étalées successivement à nos yeux par Constance, Bâle, Strasbourg, Worms, Spire, Carlruhe et Mayence ; alors le fleuve baigna une révolution non moins sérieuse que la Réforme de Hus et de Luther. Le Rhin, agrandi, fut au niveau des événements de l'histoire que la civilisation agrandit elle-même de plus en plus ; et ce chemin de l'Europe, aussi vieux que le monde, toucha par les deux bouts aux deux plus grandes commotions de l'esprit humain, à la négation de l'autorité politique. Représenter Coblenz en ces jours fameux serait maintenant impossible. Ceux qui ont assisté à ce spectacle n'en croient pas leurs souvenirs. Les émigrés avaient leur paroisse, l'église Saint-Jean-Baptiste, et leur journal, qui était rédigé par Suleau, rentré depuis cette époque à Paris et tué au 10 août. Le comte d'Artois (Charles X) était logé au château de Schœnbornlust, près de la ville, sur le chemin de Mulheim, vis-à-vis de l'île de Niederwerth, et le comte de Pro-

vence (Louis XVIII) à l'hôtel du comte de Legen, sur la place de Saint-Castor. La cour émigrée formait, à proprement dire, un petit Versailles. C'est au château de Schœnbornlust, en novembre 1791, que le comte d'Artois publia le règlement qui permettait aux roturiers de former des compagnies bourgeoises, à l'instar des compagnies nobles, et donnait ainsi la même valeur aux services de tous les émigrés, quel que fût le sang qui coulât dans leurs veines. »